

Pris lui lança un de ses sourires les plus dégoutés et a passé son bras autour de moi à nouveau. « Pourquoi tu ne m'emmènerais pas faire un peu de shopping pour me montrer tous ces joujoux de cul dont tu me parles toujours ? »

J'ai adressé à l'homme un signe de tête amical et j'ai souri au visage impatient de Pris. « Bien sûr, chérie, ai-je dit. On va te trouver le meilleur gode-ceinture de New York. » Aucune de nous ne s'est retournée lorsque nous avons quitté la gare.

Cet essai a été publié dans *Forum* au printemps 1985.

Extrait de "Skin, talking about sex, class and litterature" de Dorothy Allison. Traduit en Français sous le titre "Le rayon gay" paru chez Balland (1999)

Théorie et pratique du gode-ceinture

« Hé, toi ! » La femme qui court vers moi sur le quai m'a fait signe du bras tout en enfilant un sac à dos rouge brillant par-dessus un autre. Le sac à dos est presque retombé de son bras quand elle m'a attrapé et serrée fort contre elle. « Tu as une mine superbe ! »

J'ai ri et je me suis un peu dégagée. Autour de nous les gens se sont arrêtés pour nous regarder puis sont repartis. Cette sacrée Pris était la même qu'au premier jour de ses dix-huit ans, lorsque nous avions fait l'amour. Ses cheveux s'enroulaient paresseusement autour de ses pommettes et ses yeux bleus brillaient. Ses hanches étaient toujours étroites sous son pantalon de coton ample, on voyait à peine ses seins pointer sous sa chemise indienne imprimée. « Est-ce que tu vas grandir un jour ? » ai-je plaisanté.

Pris m'a serrée à nouveau dans ses bras et m'a

pincé les fesses. « Tu ne le remarquerais même pas de toute façon. Tu verras toujours en moi la fille stupide qui te suivait partout sur le campus. Regarde », dit-elle, en me montrant ses yeux avec son doigt. C'est alors que j'ai vu les fines stries qui marquaient ses cils.

« La trentaine, ma fille. » Elle eut un petit rire comme si elle en était fière. « J'ai trente ans maintenant, et tu ferais bien de commencer par me traiter avec respect.

— Bien, madame. » J'ai pris son bras et nous nous sommes dirigées vers le centre de la gare. « Raconte-moi pourquoi tu es venue spécialement à New York revoir ton horrible vieille copine. »

Pris a failli trébucher et, quand je l'ai regardée, j'ai vu qu'elle rougissait. Elle fit passer son sac à dos sur l'autre bras et, pour la première fois, a semblé remarquer les gens évoluant autour de nous. « Bien, dit-elle tout en baissant la voix jusqu'à un murmure embarrassé. Je pensais que toi et moi on pourrait faire un peu de shopping.

— Du shopping ?

— Oui, euh... ? » Pris rougit encore plus. « Oui, tu sais la fois où l'on parlait de toi et de ta copine qui aimiez bien utiliser des trucs. Tu sais, des trucs en caoutchouc, tu vois, des go-go-godemichés, bégayait-elle. Eh bien, Katy et moi, on pensait qu'on aimerait bien essayer certains trucs. Tu vois... » Pris s'arrêta. Sa face était si cramoisie qu'elle ressemblait à un nain de jardin.

« Tu veux acheter un godemiché ? ! »

marées, me dit-elle, songeuse, caressant son plus gros gode. Peut-être y a-t-il un rapport avec les saisons. »

Jenny a aussi un bon nombre de harnais, dont un pour elle et un pour sa petite copine attrisée, bien qu'elle n'aime pas tant en porter un que de se faire baiser par une autre femme. « C'est juste, c'est tout, dit-elle. Tu dois donner si tu veux recevoir. »

« Ça me semble vrai », ai-je acquiescé. Je n'ai jamais entendu meilleure définition de l'égalité sexuelle.

Pendant un moment, sur ce quai de gare, Pris parut vouloir disparaître sous terre. Puis elle respira un grand coup et m'a regardée droit dans les yeux. Je me suis souvenue qu'elle avait toujours su se ressaisir rapidement.

« C'est ça, dit-elle à très haute voix, visiblement surprise elle-même. Je veux un gode. » Elle fit une pause et promena son regard alentour. « Et un harnais avec », ajouta-t-elle un ton légèrement plus bas. Elle ne me quittait pas des yeux, mais était toujours aussi rouge. Un homme en complet bleu l'a légèrement heurtée en essayant de nous dépasser. Pris s'est écartée de son passage et son sourire revint. « En fait, je veux deux ou trois tailles différentes, tu vois, et au moins deux harnais — un en cuir pour moi, comme celui avec lequel tu m'avais godée à Atlanta, et un en tissu ou autre pour Katy. Elle accorde beaucoup d'importance au fait d'être végétarienne dernièrement. Ils les font en tissu ? »

L'homme au complet bleu la regardait, dubitatif.

le plus surprise c'est la diversité des femmes qui utilisent un gode-ceinture. Contrairement au mythe ayant cours et à mes expériences passées, il n'y a pas que les couples de lesbiennes actives/passives qui utilisent ces objets. Ils sont encore moins réservés aux seules lesbiennes cuir ou s/m. J'ai même une vieille amie, végétarienne et ardente activiste de la défense des animaux, qui utilise un harnais en toile remarquablement similaire à ceux en cuir. Elle l'a adapté d'un bandage herniaire qu'elle avait déniché à une vente de vieux objets chez un particulier.

Grâce aux discussions plus ouvertes sur le comportement sexuel qui ont lieu dans la communauté lesbienne depuis quelques années, beaucoup de femmes peuvent parler, faire leur coming out, à propos du plaisir de la pénétration et des objets de pénétration. Cela ne veut pas dire que les godemichés sont devenus respectables, mais ils sont beaucoup plus communs. Les femmes qui les appréciaient prennent le même soin pour parler de leur désir qu'autrefois les lesbiennes pour parler de la découverte de leur sexualité. Des femmes qui ne croient même pas au point G en parlent même afin de parler de pénétration.

Il n'est pas rare de rencontrer également des femmes qui possèdent plusieurs godes de tailles différentes. Mon amie Jenny en a cinq, de tailles qui augmentent graduellement. « Des fois le petit est suffisant, tu sais. Mais il y a aussi des jours où j'ai l'impression que je pourrais prendre n'importe quoi. C'est un peu comme l'océan et l'amplitude des

Mon exclamation m'a fait sursauter moi-même. On ne dit pas godemiché à haute voix dans la gare de Grand Central, ça attire l'attention. J'avais été trop surprise pour m'en souvenir. Pris avait toujours été aventureuse, mais pas à propos de sexe. Elle était une de ces lesbiennes dont le répertoire se limitait au tribadisme, une pratique qu'elle préférait de loin exercer en pantalons de karaté. Le sexe buccal avait été l'acte sexuel le plus scandaleux qu'elle ait accepté de pratiquer quand on habitait ensemble, et ce n'était pas très fréquent. Ce n'était pas qu'elle croyait que le sexe devait passer après la révolution. À la différence de beaucoup de jeunes lesbiennes que j'ai connues depuis lors, Pris était très terre à terre concernant le rôle positif du sexe dans sa vie. Mais elle semblait toujours parfaitement heureuse de s'envoyer en l'air aussi rapidement et efficacement que possible. Bien sûr, j'avais peut-être gardé cette impression de toutes les fois où l'on s'était dépêchées de faire l'amour afin d'assister à un meeting. Pourtant, j'étais surprise. Si la femme que le tiers de la population de Tallahassee appelle toujours la douce Pris pensait à acheter quelque chose pour s'envoyer en l'air, alors le monde avait, en effet, beaucoup changé.

La première fois que j'ai utilisé un godemiché, c'était en 1973, lorsque j'ai réussi à coucher avec la femme la plus butch que j'eusse jamais rencontrée. Bien qu'étant connue dans notre petite ville du Sud comme une lesbienne féministe radicale et quelque part une sorte de salope passive, je pressentais que

cette femme allait m'apprendre sur le sexe plus que tout ce que j'avais réussi à savoir jusqu'alors. Du moins je l'espérais. Avec ses yeux gris clair sur ses pommettes saillantes, ses blue-jeans soigneusement repassés, et du talent pour prendre des poses sur la piste de danse, Marty était l'image mondiale de la lesbienne mûre. À partir du moment où elle a enroulé ses doigts dans mes cheveux et glissé sa langue entre mes lèvres, j'ai su que j'étais entre les mains d'une séductrice experte. Par bonheur, c'était exactement ce que je recherchais.

« Oh, bébé », susurra Marty au creux de mon oreille frissonnante, sans timidité ni hésitation. Elle m'étendit facilement sur le divan tout en distrayant mon attention en faisant glisser ses dents doucement le long de ma mâchoire. Il y a eu un moment durant lequel j'ai admiré avec quelle douceur elle avait ôté mon jean, puis un moment de tâtonnement discret durant lequel je me suis pressée contre elle, et c'est alors que j'ai senti quelque chose de froid et de caoutchouteux appuyé entre mes jambes.

Je suis restée immobile. J'avais une idée de ce que c'était, et je n'étais pas sûre d'aimer cela. J'ai essayé de bouger pour voir la main de Marty. Mais, très fermement, elle a maintenu son corps de façon à faire écran devant ses mains pendant qu'elle pinçait le lobe de mon oreille et grognait d'excitation. Je me suis à nouveau tortillée, pensant la faire arrêter. On pouvait peut-être parler de ça, non ?

Mais Marty n'avait aucune intention d'arrêter afin de parler de la politique à adopter concernant

en pièces dès que je l'utilisais réellement. Pire, il me pinçait et me démangeait, et je n'arrivais jamais à maintenir le gode dans la position que je voulais. En demandant autour de moi, je me suis aperçue que beaucoup des femmes qui admettaient en utiliser un rencontraient le même problème. Seules quelques-unes de mes amies en parlaient. En 1979, l'idée d'utiliser un gode était frappée d'anathème chez la majorité des lesbiennes. Être assimilée à un homme constituait la pire des insultes.

J'ai cherché quelque chose qui marcherait aussi bien que la merveille faite maison de Carey et j'ai découvert le « harnais d'esclave » vendu aux gays dans les magasins cuir gays. À la différence des petits godes avec élastiques et ceintures en caoutchouc disponibles dans les catalogues de vente par correspondance — qui m'ont toujours rappelé les ceintures menstruelles —, ces harnais tenaient le coup même durant les parties de sexe les plus acharnées. Une fois remplacé le cock-ring en acier prévu initialement pour être passé autour du pénis d'un homme par un autre en caoutchouc, le harnais tenait confortablement et douillettement un gode contre un mont de Vénus féminin. Avec un peu de pratique, ce harnais rendait même possible l'orgasme mutuel puisque l'arrière du gode, pris dans le cock-ring, frottait pile le clitoris de la femme portant le harnais.

Après avoir commencé à parler de ma découverte, je suis devenue une autorité en la matière. Des douzaines d'amies m'ont demandé de les aider à s'acheter un harnais comme le mien. Ce qui m'a

remarquablement similaire et il était plus pratique que tous les harnais que j'ai découverts par la suite.

Le gode que Carey utilisait était attaché à un harnais. Trois bandes élastiques le retenaient à la base, une venant entre ses jambes et deux autres qui enseraient ses hanches. L'élastique avait tendance à se détacher d'un coup sec à chaque fois que Carey devenait trop excitée. Elle avait bricolé son harnais ceinture, frustrée que l'élastique claque dès qu'elle ou sa partenaire atteignent l'orgasme. La dernière fois que c'était arrivé, Carey avait sauté hors du lit et, de fureur, avait découpé les bandes élastiques. Elle avait pris un vieux short en jean, découpé aux ciseaux un trou à l'entrejambe et fait passer le gode à travers le trou. Avec ce nouvel harnachement elle avait regagné le lit très fière de son invention. Le harnais improvisé avait merveilleusement marché, à part qu'il empêchait les partenaires de Carey d'accéder à son clitoris. Le jour suivant, Carey s'était assise avec ses vieilles ceintures et avait commencé à assembler l'équivalent lesbien du harnais en croix. Après que nous eûmes commencé à coucher ensemble je lui ai rapporté un meilleur gode de Washington, mais je ne suis jamais parvenue à ce qu'elle m'en couse un pour moi. Elle semblait penser que je l'utiliserais avec d'autres femmes.

J'ai acheté mon premier godemiché et mon premier harnais à New York plus tard cette année-là. Le gode ressemblait à celui que Carey avait acheté par correspondance des années auparavant, et comme celui de Carey, le harnais avait tendance à se mettre

l'utilisation d'objets représentant le sexe masculin. Son appendice caoutchouteux se frottait ardemment à mes lèvres pendant que son autre main et sa bouche tentaient avec acharnement d'attirer toute mon attention. L'instant d'après elle y est parvenue. Cette femme était aussi douée que je l'avais imaginé.

« Oh, vas-y ! » ai-je gémi par la suite sans même remarquer la première pénétration de sa main tendue.

« Fille ! Fille !... » commença-t-elle à scanner, me baisant de la même façon qu'elle dansait, avec puissance et maîtrise. Je n'avais jamais rien senti de semblable à ce qu'elle était en train de me faire. La seule pénétration que j'avais expérimentée s'était limitée à quelques doigts et, oui, une jeune courtette que j'avais utilisée pour une expérience. Le joujou qu'elle avait dans la main fut aussi éloigné de mes rencontres végétales que le sexe avait été lui-même éloigné de mes fantasmes. Le fait que, du moins dans ma tête, cela paraisse légèrement sale et interdit ne faisait qu'ajouter à son pouvoir.

« Maman ! » ai-je crié quand j'ai joui, et Marry a ri dans mon oreille, en se frottant à son propre poing entre mes cuisses, et en lançant un bref « Putain » pour indiquer son propre orgasme. Elle est alors restée immobile avant de replacer sa « chose » sous le canapé.

« Non, non, ai-je réclamé. Je veux le voir.

— Non, tu ne veux pas », affirma-t-elle, attrapant ma main pour m'empêcher de l'atteindre. J'ai lutté avec elle en jouant, et j'ai insisté en redisant que si,

je voulais le voir. L'idée l'a scandalisée. Il m'a fallu pas mal de temps pour mettre la main sur l'objet de Marty, un joujou qui s'est révélé être un gant de grande taille bourré de coton. Son ingénuité m'impressionna mais la mit clairement mal à l'aise. Pour elle, cinquantenaire pour cent de la force de sa bite en caoutchouc résidait dans son mystère. Le sexe en lui-même devait être mystérieux et les petites goudous passives ne devaient pas insister pour voir ou toucher le gode de leur mec.

Tout désir de séduire Marty et toute relation sexuelle active/passive mis à part, je n'avais pas l'intention de me comporter comme une bonne petite fille si cela devait signifier limiter mes horizons sexuels. Marty et moi nous sommes séparées moins qu'aimablement, après qu'elle m'eut dit que je laissais mon féminisme m'empêcher d'explorer mes besoins « féminins ». À ce moment, mon premier regret a été de perdre une des meilleures partenaires sexuelles que j'aie trouvées. Mon second regret était qu'elle conservait sa bite.

Puisque je croyais réellement que seules les vieilles lesbiennes actives avaient des godes, je m'étais faite à l'idée de ne pas en avoir. Mais en une période de temps très courte, durant laquelle j'ai raconté ma fascination pour cet appendice mystérieux, j'ai rencontré une demi-douzaine de femmes qui utilisaient des godes - certains acquis lors de voyages dans le nord du pays, d'autres faits maison, comme celui qui m'avait tant intriguée. Au moins deux de mes partenaires utilisaient des objets en caoutchouc qu'elles

avaient trouvés dans un magasin pour animaux, ce qui recoupait ce que j'avais appris concernant le Texas où les godemichés sont vendus comme jouets pour les chiens d'arrêt. La plupart étaient toutes aussi réticentes à montrer leurs joujoux en pleine lumière que l'avait été Marty, et il n'y en pas eu beaucoup pour prendre le temps de me dire que le fait d'utiliser ces objets ne les faisait pas s'identifier à des hommes. Ce n'est pas l'équipement, insistaient-elles, c'est ce que l'on fait avec. Je n'étais pas très sûre de ce détail moi-même. Après tout, j'aimais la sensation d'objets. Que cela disait-il de moi ?

Carey est la première femme que j'aie connue qui, avant 1979, utilisait un harnais avec son gode. Elle dédaignait ouvertement la sexualité type active/passive et était très attachée à ses références féministes. Elle ne semblait pas éprouver la moindre crainte d'être identifiée à un homme parce qu'elle aimait la pénétration. Elle se déclarait elle-même lesbienne féministe en insistant sur le terme lesbienne, et elle aimait autant me faire porter son harnais que le porter elle-même. Nous nous sommes parfois même battues pour savoir qui allait le porter en premier.

Carey avait cousu son harnais avec deux vieilles ceintures et des tapis élimés. Elle avait fait une sorte de doublure dans la pièce de tissu de devant qui tenait le gode qu'elle avait acheté par correspondance. Des années plus tard, lorsque j'ai vu un « harnais d'esclave » dans le catalogue Pleasure Chest, la première chose à laquelle j'aie pensé fut le harnais gode cousu main de Carey. La conception en était